

Comptes rendus. Histoire urbaine

DANS **ANNALES. HISTOIRE, SCIENCES SOCIALES** 2003/5 (58^E ANNÉE), PAGES 1139 À 1210
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE L'EHESS**

ISSN 0395-2649

ISBN 9782200909635

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-Annales-2003-5-page-1139.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hélène Rivière d'Arc (dir.)

Nommer les nouveaux territoires urbains
Paris, Éditions de l'UNESCO/Éditions
de la MSH, « Les mots de la ville »,
2001, 279 p.

Christian Topalov (dir.)

Les divisions de la ville
Paris, Éditions de l'UNESCO/Éditions
de la MSH, « Les mots de la ville »,
2002, 469 p.

Présentant le projet des mots de la ville dans la revue *Enquête*, en 1996, Jean-Charles Depaule et Christian Topalov, qui dirigent la collection dont ces deux ouvrages constituent les premières publications, rappelaient la formule d'Émile Durkheim (dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*) selon laquelle « l'espace ne saurait être lui-même si, tout comme le temps, il n'était divisé et différencié ». Et de souligner que les mots et les formalisations du social ne sont ni aussi stables ni aussi partagés qu'on pourrait le croire. Cela revenait à lancer une vaste réflexion sur « les luttes de classement », d'autant plus importante, était-il affirmé, qu'il n'est « pas fréquent que les historiens des villes, s'agissant des divisions urbaines, soient très attentifs à restituer le vocabulaire de leurs sources ».

Les deux ouvrages relèvent ce défi, lancé au milieu des années 1990 par une vaste enquête qui interroge des territoires allant de la Chine à l'Amérique du Sud, et de l'Afrique à l'Inde en passant par le Japon. Impossible ici d'en résumer tout ce qui en fait le sel. Ces monographies ont été pensées, menées et discutées dans le cadre de séminaires animés par un questionnement commun même si, comme dans tout ouvrage collectif – les deux ouvrages rassemblent plus de vingt-cinq communi-

tions –, le cahier des charges n'est pas respecté avec la même constance par tous les auteurs. Au demeurant, il ne s'agit pas là d'une juxtaposition de communications mais véritablement de réflexions qui se répondent.

Le premier ouvrage s'ouvre sur une vigoureuse communication portant sur les notions à la mode : *Edge (of) city*, *exopolis* ou nouveaux *burbs*. Le *turnover* des notions est ici à l'image de celle de la mobilité des usagers de l'espace urbain, rapide... Les processus universaux d'accumulation du capital ne débouchent pas nécessairement sur une même forme urbaine universelle, est-il affirmé, et le jugement est sans appel : « Imaginer que Los Angeles [représente le futur] de la plupart des villes est une idée peu sérieuse qui peut conduire à de grossières erreurs. » Et d'accuser : ce nouveau lexique est avant tout un « exercice de virtuosité en néologie ». L'article rappelle la nécessaire contextualisation des catégories, thématique dominante des deux ouvrages.

La ville n'est pas une catégorie immuable, elle se transforme perpétuellement. Elle est un palimpseste d'expériences historiques où se redéfinissent sans cesse les mots et les choses, les formes et les pratiques de la vie urbaine. Tel est bien le fil conducteur d'une démarche qui entend montrer que les logiques de classement ne sont pas invariables, car elles résultent d'interactions permanentes entre sociétés et espaces. Une conclusion pratique s'impose pour toute recherche sur l'espace urbain : plaquer, *a priori*, des découpages fondés sur des catégories étrangères à un espace revient, bien souvent, à s'interdire d'en comprendre les logiques.

Les contributions les plus fécondes interrogent le sens des mots et analysent la manière dont cette réflexion permet de mieux

comprendre les arcanes de tel ou tel espace urbain. Séparer la réflexion sur les catégories de l'utilisation de ces mêmes catégories ne se fait pas impunément, le faire serait s'exposer aux impasses du *Linguistic turn* tout comme, à partir de prémisses totalement différentes, les historiens de l'école méthodique croyaient pouvoir séparer critique des textes et construction des faits. La réflexion sur les catégories est partie intégrante de toute recherche urbaine ; elle ne saurait en constituer un élément autonome. Dans les études urbaines, la démarche scientifique consiste à mener en même temps la réflexion critique sur les catégories de l'analyse, et l'analyse elle-même.

On ne peut que conseiller la lecture de ces deux ouvrages, tant ils commandent les questionnements que les enquêtes sur la ville sont amenées à se poser, tant ils signalent aussi combien les processus urbains ne se comprennent que dans la durée, infirmant ainsi tous les discours qui entendent faire l'économie de l'histoire dans la compréhension des phénomènes urbains et pour lesquels la genèse des villes ne saurait remonter au-delà de la Seconde Guerre mondiale, voire avant les années 1970... En réalité, l'époque des Lumières joue un rôle essentiel dans l'évolution des lexiques administratifs occidentaux et dans le passage des « anciens régimes à la modernité territoriale ». Longtemps le territoire est hétérogène, discontinu, polarisé, et le passage à un espace lisse, plein et saturé, si tant est qu'il advienne, est un processus long et, parfois, pour un temps au moins, réversible. Les nouvelles manières de dire se sont souvent surimposées, sous le choc des impérialismes occidentaux, comme en attestent plusieurs communications sur les mondes non européens, qui sont souvent les plus éclairantes sur la genèse de ces processus et soulignent la non-pertinence des catégories de pensée qui semblent les plus « naturelles », les plus occidentalocentriques aussi. S'y affrontent les différents niveaux de langues, révélant souvent de manière explicite les tensions et les conflits qui structurent les espaces urbains, ainsi à Shanghai. Là, les Occidentaux ont longtemps protesté contre la langue des documents officiels, qui, comme le langage populaire, évoquait, sans qu'il existe pourtant une connotation péjorative, le *yichang*

(espace des Barbares) et non le *zuijie* (concession). À partir de 1858, les documents officiels n'emploient plus que le terme *yangchang* (espace des Occidentaux), mais *yichang* persiste longtemps dans la langue populaire. Après avoir compris les normes de fonctionnement de ces mondes urbains, l'évidence du questionnement s'impose plus facilement lors de l'analyse d'espaces plus familiers. Se retrouve là une constante du dépaysement : obliger à repenser ses propres catégories et rompre avec les évidences apparentes.

Des territoires urbains contigus n'appartiennent pas tous à la même entité. La marche vers l'unification est lente, et longtemps perdure le « divisionnel » sur « l'unitaire » pour reprendre des formules utilisées dans une communication portant sur l'extension urbaine dans l'Espagne du XIX^e siècle. Souvent les villes sont faites de plusieurs villes : le cas de Prague est emblématique. Sur les bords de la Vltava existent cinq entités distinctes, délimitées par des murs, ayant obtenu le statut de ville à des dates différentes, pour être finalement réunies sous l'égide d'un seul magistrat à la fin du XVIII^e siècle. De même, Londres, vaste conglomérat de *villages*, de *hamlets* et de *manors*. Ce point avait déjà été noté par David Cannadine en 1977 dans *Social History* lorsqu'il évoquait le *Report of the Commissioners for Inquiring in the State of Large Towns and Populous Districts*, de 1845. Ce document de la première moitié du XIX^e siècle le précisait déjà explicitement : « En raison de l'étendue de Londres et du fossé moral qui sépare les différentes classes d'habitants, ses multiples quartiers devraient être désignés comme un assemblage de villes plutôt que comme une seule cité ; et il en est ainsi [...] dans d'autres villes. » Face à cette agrégation d'espaces héritiers de traditions et de pratiques différentes, la tentation de l'uniformisation et de l'homogénéisation se heurte à la diversité des expériences, des institutions et des individus.

Vu l'attention portée au vocabulaire des experts de la ville, on peut regretter que les congrès de l'entre-deux-guerres de l'Union internationale des villes, dont les actes sont publiés en anglais et en français, n'aient pas été évoqués : les débats qui les animaient portent sur des sujets qui recoupaient parfaite-

ment les préoccupations de l'enquête sur les mots de la ville, et, surtout, les deux versions des mêmes débats auraient fourni des indices pour comprendre la migration des concepts et des notions d'un univers linguistique à l'autre. Cette absence est d'autant plus étonnante que, dans la présentation du projet, J.-C. Depaule et C. Topalov, évoquant des institutions internationales comme la SDN ou l'ONU, soulignaient que « les traductions de textes administratifs, techniques ou savants permettraient d'identifier les solutions successivement retenues et leurs implications à la fois sur l'échange international et sur les différentes langues ».

Il est dommage que, dans les deux ouvrages, aucun index ne favorise le repérage de notions comme *arrabal*, *Edge city*, *suburbios*, *partidos*, *ku*, *machi*, *xian*, *houma* ou *rbat*... Mais, et c'est heureux, ces premières publications d'un travail de longue haleine consacrées aux mots de la ville devraient vite devenir un passage obligé pour tout chercheur travaillant sur le phénomène urbain. Et on attend avec d'autant plus d'impatience la publication du « trésor » des mots de la ville qui devrait permettre de dépasser la simple traduction des lexiques spécialisés.

JEAN-LUC PINOL

Martin Körner (éd.)

t. 1, *Destruction et reconstruction des villes*,

t. 2, *Destruction par le pouvoir seigneurial, les troubles internes et les guerres*,

t. 3, *Rapport final*

Berne-Stuttgart-Vienne, Paul Haupt,
3 vols, 1999-2000, 339, 459 et 196 p.

La commission internationale pour l'histoire des villes a organisé entre 1996 et 2000 quatre colloques sur le thème général de la destruction et de la reconstruction des villes entre l'Antiquité tardive et les temps contemporains. Sur ces deux mille ans d'histoire, les mille ans de la période médiévale à travers toute l'Europe sont particulièrement bien représentés, dans les deux volumes qui traitent soit des désastres naturels (tremblements de terre, incendies et inondations), soit de des-

tructions organisées par le pouvoir politique, ou provoquées par les troubles internes et les guerres.

Dans le premier volume, sont évoquées des questions essentielles sur la prise de conscience des risques, les mesures préventives, la responsabilité et l'indemnisation des dommages, les changements de la topographie sociale et l'évolution des structures professionnelles qui s'ensuit, la mémoire des désastres et son usage ; dans le deuxième volume, les concurrences mortelles entre villes voisines, les guerres de factions dans les cités italiennes, les soulèvements dans les villes germaniques, brisés par les seigneurs territoriaux, les expéditions punitives des ducs de Bourgogne contre les villes flamandes et contre Liège en 1468 : dans tous les cas, l'accent est mis sur les aspects matériels des dommages ritualisés et subis, que l'exécution soit confiée à des spécialistes du bâtiment originaires des villes rivales, comme à Milan en 1162, ou que la destruction symbolique des portes, la confiscation de l'horloge, l'incendie des faubourgs industriels s'accompagnent d'une proclamation de souveraineté, d'une mise sous tutelle des institutions et d'une perte de privilèges.

Si l'accent principal a été mis sur les aspects négatifs des destructions, de la chronologie reconstituée des tremblements de terre à la litanie des pertes, l'aspect le plus original des deux volumes considérés et du rapport général qui constitue le troisième, édité en français, en allemand et en anglais, est de souligner les aspects positifs de la reconstruction : d'abord, la solidarité manifestée par les villes voisines qui apportent les premiers secours, prêtent leurs spécialistes, et l'aide matérielle consentie par le seigneur territorial, qui favorise l'approvisionnement en matériaux de construction ; ensuite, les incitations des autorités municipales à la prévention des risques et à la modernisation de l'immobilier, par exemple par remises d'impôts ou primes au changement des toitures ; enfin, la relance de l'activité économique locale et régionale par la demande d'équipement, qu'il s'agisse de la remise en état des infrastructures ou de la construction de nouvelles enceintes. Ajoutons que le médiéviste a tout à gagner à confronter, sur un thème aussi général et aussi neuf, l'apport de commu-